

Tom Regan : autobiographie L'oiseau et la cage

Tom Regan

Traduit de l'anglais (USA) par Estiva Reus

Cette autobiographie de Tom Regan (1938-2017), rédigée dans le courant de l'année 2004, fut publiée dans un numéro spécial de *The Animals Voice* entièrement consacré à cet auteur. On peut consulter le texte original en anglais sur le site de la revue¹, où il est accompagné de photos qui n'ont pas été reproduites dans ce billet de blog.

Une enfance en ville

Je suis né et j'ai grandi en Pennsylvanie, à Pittsburgh – « le Bourg » [*the Burgh*], comme l'appellent ses habitants. Voici plus de quarante ans maintenant que je n'y réside plus. Pourtant, je considère encore Pittsburgh comme ma ville. Le Bourg s'enracine profondément chez ceux qui l'ont connu. Vous l'avez dans le sang. Il est impossible de le quitter tout à fait.

La maison où j'ai passé les quinze premières années de ma vie donnait sur California Avenue, une artère très fréquentée du nord de la ville : trois voies de circulation, deux lignes de trolleybus. Ça pouvait être trépidant. On ne jouait jamais au ballon sur California Avenue. Outre la circulation, il y avait un fort dénivelé entre la rue et un terrain aplani situé à 4,5 m en contrebas. Une douzaine de voies ferrées se frayaient un chemin jusqu'à l'horizon. On ne pouvait pas voir les trains, ni de la rue, ni des fenêtres du deuxième étage de notre maison. Mais leur présence incessante était un aspect très marquant de la vie quotidienne.

C'était avant les moteurs diesel. Tout était à vapeur, ce qui signifie que tout fonctionnait au charbon. L'air était rempli de grands panaches d'une fumée d'un blanc grisâtre et de cendres phosphorescentes qui brillaient dans l'air nocturne. Les trains de voyageurs et de marchandises passaient à toute vitesse ; leurs sifflets retentissaient jour et nuit. On entendait partout le fracas des wagons que l'on attelle et dételle sur la bosse de triage. De longues files de wagons, des centaines à la fois – wagons de fret et de pétrole, wagons plats et wagons bétaillers – étaient attachés ensemble par les ouvriers qualifiés. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, chaque jour de chaque mois, on entendait le son du métal.

Tous ceux qui vivaient le long de l'artère tentaculaire qui reliait les mines de charbon de Virginie occidentale aux aciéries de Pittsburgh appartenaient au chemin de fer. C'était vrai même lorsqu'ils n'y travaillaient pas, comme c'était le cas pour ma famille.

¹ Le texte est en ligne à cette adresse :

<https://regan.animalsvoice.com/tom-regan/about-tom-regan/bird-in-a-cage/>

On peut télécharger l'intégralité du numéro d'*Animals Voice* où l'autobiographie a été publiée (sous le titre « A Bird in the Cage », p. 6-28) ici : <https://animalsvoice.com/PDFs/AV-Presents-Regan.pdf>

La suie et la fumée envahissaient vos yeux et vos oreilles, votre nez et votre bouche, l'élastique de vos sous-vêtements et les vêtements de votre commode. Lorsque vous preniez un bain, il restait un anneau noir dans la baignoire après que vous l'aviez vidée ; c'était comme un rappel du monde bruyant du dehors au cas (improbable) où vous l'auriez oublié. Mon quartier était un paradis pour un enfant, un endroit où il pouvait savourer la saleté humide de la vie urbaine industrielle.

Il ne reste presque plus rien de ce quartier à présent. La maison où j'ai grandi a été démolie. À la place de tout le petit bloc de maisons, il y a maintenant un terrain vague où poussent de mauvaises herbes et des fleurs sauvages. Même la voie ferrée est désaffectée. La plupart des maisons qui restent ont été condamnées par la ville et déclarées inhabitables. Lorsque je traverse aujourd'hui le quartier, devenu silencieux et presque désert, je suis un fantôme dans une ville fantôme. Il ne reste plus aucun des habitants de ma jeunesse. En regardant les vestiges de ce qui fut autrefois un quartier animé, où le jour de la victoire sur le Japon et le 4 juillet étaient célébrés avec une ferveur patriotique, où les juifs se mélangeaient aux gentils, les Blancs aux Noirs, toutes les nationalités entre elles, personne ne croirait qu'il y avait autrefois des gens qui aimaient ces rues et ces ruelles étroites, les porches en ciment dur et les balançoires qui grincent, les marches de bois qui mènent aux collines. Mais je les ai aimés. Cela m'attriste toujours de voir le vide silencieux que le « progrès » a laissé dans son sillage.

En tant que citadin, les animaux que je connaissais étaient surtout ceux des rues. Principalement des chats et des chiens, mais il y avait aussi des chevaux. À l'époque, les vendeurs et les brocanteurs traversaient la ville sur des chariots à quatre roues, tirés par des créatures épuisées aux épaules basses que le son aigu de la cloche d'un trolleybus ou le claquement du fouet du cocher tiraient parfois de leur apathie.

La façon d'être de Tippy était tout autre. C'était une chienne énergique, cent pour cent bâtarde, au pelage tricolore, avec une petite touffe de poils blancs au bout de la queue. Elle était avide d'affection et née pour être libre. Le moindre entrebâillement lui suffisait et pouf ! elle était partie ! En un clin d'œil, elle passait le portail et disparaissait au coin de la rue.

Je comprends maintenant que Tippy ne disposait pas de l'espace nécessaire à une chienne comme elle. Néanmoins, elle ne manquait pas de compagnie humaine chaleureuse. Mon meilleur souvenir d'elle date du moment où – ô merveille ! – presque un mètre de neige est tombé sur Pittsburgh en l'espace de quelques jours. Ce genre d'événement suspend toutes les règles de comportement ordinaires. Tippy passait de longues heures à vagabonder et à jouer en liberté. Elle savait reconnaître un bon moment quand elle en passait un. Il reste quelques photos de cette époque. Difficile de dire lequel des deux est le plus heureux : Tippy ou moi.

Sorties à la campagne

Ma jeunesse ne fut pas exclusivement urbaine. J'aimais pêcher avec mes parents et ma sœur le long du cours supérieur de la rivière Allegheny. Nous rendions aussi visite à des amis fermiers. Je restais chez eux pour la journée, ou le week-end, plus rarement toute une semaine.

La ferme que je connaissais le mieux était petite et principalement consacrée à l'horticulture. En hiver, les plantes étaient cultivées dans une longue serre basse. Il était déconcertant d'entrer dans cet espace lumineux, silencieux comme une église, de sentir la chaleur accumulée du soleil par un jour de grand froid, et de percevoir les odeurs tantôt humides et tantôt douces des plantes. Ce furent certainement les moments les plus mystérieux et les plus impressionnants de ma jeunesse, des moments pleins d'une signification insaisissable. Je n'aurais pas trouvé alors les mots pour décrire ce que j'éprouvais, et j'en reste incapable aujourd'hui. Je crois que je ressentais une aspiration plutôt que la réalité des faits.

Il me semble que beaucoup de personnes de ma génération ont connu une ferme dans leur enfance. En ce temps-là, les familles allaient à la campagne le dimanche ; les fermes étaient des endroits que l'on visitait. Les enfants des villes de mon époque et de ma région ont grandi sur la machine, mais nous nous nourrissions de notre commerce réel et imaginaire avec le jardin.

Certains enfants comprennent très tôt ce qu'est la viande. Ils réalisent qu'un rôti, une côte de porc ou une cuisse de poulet sont des morceaux d'animal mort, de cadavre. Je n'étais pas aussi précoce. Comme la plupart des Américains, en voyant le contenu de mon assiette, je ne pensais pas aux vies fauchées qu'il représentait. Je considérais les animaux que je connaissais comme mes amis, Tippy par exemple. Mais je n'avais pas l'imagination nécessaire pour faire le lien entre mon affection pour eux et les morceaux de chair silencieux qui sortaient de la poêle ou du four de ma mère. L'esprit humain a une capacité remarquable à saisir le monde par fragments, chaque partie étant déconnectée du reste, comme un vaste panorama vu à travers les fentes étroites d'une clôture. Ce n'est que bien plus tard dans ma vie que la force de la logique et les vicissitudes de l'expérience eurent raison de l'oisiveté chronique de mon imagination.

Transition : la banlieue

Si ma famille était restée dans le quartier de mon enfance, il est pratiquement certain que je ne serais jamais allé à l'université. Les gens de ce quartier sont destinés à travailler, pas à étudier. Mes parents étaient le produit de ce modèle. Aucun des deux n'avait terminé ses années de collège. Il y avait du travail à faire. Des bouches à nourrir. L'éducation était un luxe. Mes parents étaient incapables d'en payer le prix.

Ma sœur était différente : elle a obtenu son diplôme d'études secondaires. Mais ensuite, le modèle a repris le dessus. Elle est passée directement du lycée au marché du travail. Bien meilleure élève que moi et beaucoup plus intelligente, elle aurait certainement fait une brillante carrière universitaire si elle en avait eu l'occasion. Quant à moi, j'étais destiné à suivre le même chemin que ma sœur. Répondre à l'appel du travail. La question n'était pas de savoir si, mais où, il fallait s'atteler à la tâche de gagner sa vie.

Mais un événement capital s'est alors produit : nous avons déménagé. En banlieue. Mes parents ont décidé qu'ils en avaient assez. Le paradis crasseux de mon enfance avait été leur enfer trop longtemps. On partait ! Il n'y avait pas à discuter. Et moi ? J'avais quinze ans et j'étais profondément attaché aux amis et aux lieux de ma jeunesse. Je débordais de rancune et de rage. J'étais déterminé à être malheureux.

Le monde ne m'a pas aidé à tenir ma résolution. Finalement, de déménagement n'a pas été aussi traumatisant que je l'avais imaginé. Je me suis fait de nouveaux amis et j'ai vite été intégré à un milieu très différent. Les parents de beaucoup de mes amis étaient allés à l'université. Ils étaient médecins, juristes ou professeurs. Ils avaient transmis leur goût de la culture à leurs enfants, qui me l'avaient transmis à leur tour. Je me suis vite retrouvé à lire et à parler de Camus et d'André Gide, à discuter de Nietzsche et de Norman Mailer, à écouter Bartok et Stravinsky. Mes compagnons et moi allions ensemble à Pittsburgh et dans ses environs pour voir des classiques du cinéma et des films étrangers. Nous débattions de l'existence de Dieu et du libre arbitre jusqu'au petit matin. Pour la première fois de ma vie, je me suis mis à écrire. Des fictions horribles. Des poèmes encore pires. Mais je prenais les demandes de la Muse au sérieux. Et cela a plu à mes professeurs. Ils m'ont dit que j'étais un écrivain en herbe.

La musique comptait beaucoup. Dès ma première année, je gagnais un peu d'argent en jouant dans de grands ou petits orchestres de danse. Je jouais de tous les instruments à anche, mais principalement de la clarinette et du saxophone ténor. Même si j'avais continué, je ne serais sans doute jamais devenu un excellent musicien. J'aimais autant la camaraderie que la musique. Dans la vie civile, les liens tissés entre musiciens sont peut-être ce qui se rapproche le plus de ces légendaires amitiés entre frères d'armes nouées dans les tranchées.

Après avoir obtenu mon diplôme d'études secondaires au lycée de North Allegheny, je me suis inscrit à l'université. Je l'ai fait pour une raison simple : c'était ce que faisaient tous mes amis. Je n'avais alors pas la moindre idée de ce qu'était une université. Tout ce que je savais, c'est que les gens « comme moi » y allaient parce que... eh bien, parce que c'est ce à quoi servent les universités. Je tenais cela de mes professeurs et d'autres personnes. Au lycée, mes résultats étaient bons sans être exceptionnels (j'étais parmi les 10 % meilleurs de ma classe, si je me souviens bien). À chaque journée portes ouvertes, tous mes professeurs disaient la même chose à mes parents : « Tommy pourrait faire beaucoup mieux si seulement il s'appliquait. » « Qui ne le pourrait pas ? » me demandais-je à l'époque. Je me le demande encore.

Une personne en particulier m'a poussé à tenter ma chance à l'université : le révérend Luther Fackler, qui était le pasteur de l'église luthérienne que je fréquentais. Je pensais moi-même ressentir une « vocation » pour le sacerdoce. Mais j'étais incertain dans ma foi. Avant même de partir à l'université, je n'arrivais pas à me joindre à la récitation du Symbole des Apôtres. Les mots restaient coincés dans ma gorge. Le révérend Fackler m'a dit de ne pas m'inquiéter. Dieu me trouverait – mais seulement si j'arrêtais d'essayer de le trouver. Cela me semble aussi insensé aujourd'hui qu'à l'époque. Un Dieu qui ne me trouverait qu'à la condition que je regarde ailleurs est un Dieu qui ne vaut pas la peine qu'on le cherche. Voilà l'orgueil démesuré que devrait avoir tout humain digne d'être une créature de Dieu.

J'ai écrit alors un essai sur cette question intitulé *Celui qui cherche* [*The Seeker*]. Ni perturbé ni distrait, le révérend Fackler m'a conseillé de ne pas m'inquiéter. La vraie foi se mesure à la profondeur de la tentation de la nier, a-t-il dit. Comme j'étais cruellement tenté en effet, je suis allé à l'université pour trouver l'esprit divin (ou peut-être pour qu'il me trouve). J'ai choisi l'université du révérend Fackler, le Thiel College, une petite université d'arts libéraux affiliée à l'Église luthérienne, à une heure et demie de route au

nord de Pittsburgh. Je n'ai postulé dans aucune autre. Les parents de mes amis m'ont beaucoup soutenu. Ma mère et mon père, pour diverses raisons, étaient moins convaincus, de même que moi. Les gens des quartiers nord de Pittsburgh ont le don de pressentir les problèmes.

Sur les rives du Shenango : Thiel College

Mes débuts à l'université ont été à l'exact opposé de mes dernières années de lycée. J'ai eu du mal à me faire des amis bien que j'aie été ailier dans l'équipe de football (en pesant 62 kg). Dire que j'ai « joué » en tant qu'ailier à l'université est peut-être – et même certainement – une exagération. Au lycée, je faisais partie de l'équipe de foot (je pratiquais aussi le golf et l'athlétisme). À l'université, c'était un autre niveau. Un niveau beaucoup trop élevé pour moi. J'aurais dû avoir le bon sens d'arrêter. Ce n'est qu'en deuxième année que la sagesse m'est venue. Je n'ai plus jamais joué dans l'équipe universitaire de football. Mais aujourd'hui encore, j'ai la conviction profonde et inébranlable d'être très adroit de mes mains. Si vous lancez un ballon dans ma direction, que je sois damné si je ne l'attrape pas !

Quoi qu'il en ait été dans le domaine sportif, dans les premiers temps je n'ai pas particulièrement brillé dans les études. Ma moyenne était de l'ordre de 2,5 sur 4. Comme je l'ai dit plus haut, les professeurs que j'avais eus avant d'entrer à l'université m'avaient laissé entendre que je pourrais un jour devenir écrivain. Au cours de mes deux premières années à Thiel, les enseignants ont semblé déterminés à prouver à quel point mes professeurs de lycée avaient eu tort de m'inciter à croire une telle chose. J'ai reçu un flux plus ou moins régulier de D et de F pour mes premières compositions. Cela m'a donné à réfléchir. La Muse que j'écoutais parlait peut-être à tort et à travers. J'ai même réussi à échouer en espagnol. De l'espagnol de niveau élémentaire, en plus. Croyez-moi, j'ai longuement pensé à abandonner plus d'une fois.

Mais ensuite – et c'est peut-être l'événement le plus important de mes premières années d'étudiant prodigue – j'ai cessé de porter des chaussettes. Il faut savoir qu'à l'époque, personne, absolument personne, ne sortait sans chaussettes. Montrer ses chevilles en public était l'équivalent social de se promener en sous-vêtements. De plus, alors que j'entamais ma deuxième année, j'ai cessé d'aller en cours. Dans un cours de roman anglais, par exemple, je me suis présenté deux fois. Une fois pour le partiel. Une fois pour l'examen final. Après que j'ai obtenu un B+ dans cette matière, qui pouvait encore douter que je sortais du lot ? Je devenais quelqu'un. Pendant que mes parents se serraient la ceinture, je passais mon temps à soigner mon image publique en ne portant pas de chaussettes, en n'allant pas en cours, en restant debout jusqu'à deux ou trois heures du matin pour gagner de l'argent de poche au poker et au bridge, en jouant dans des orchestres de danse, et (la plupart du temps) en ne sortant du lit qu'à midi passé.

Rétrospectivement, je sais avoir pu compter sur ma bonne étoile tout au long de cette période de ma vie : mes parents n'ont jamais su que je gaspillais leur argent durement gagné en gâchant des opportunités qu'ils n'auraient jamais pu imaginer.

Naissance d'un philosophe (pour éviter les cours d'histoire)

Une crise s'est produite pendant ma première année d'études. J'étais alors inscrit dans un cursus dont la matière principale était l'anglais, ce qui m'obligeait à suivre un cours d'histoire anglaise pendant toute une année, ainsi qu'une année d'histoire des États-Unis et de la Pennsylvanie. C'était comme me demander de passer des heures allongé sur un lit de charbons ardents. Quels qu'aient pu être mes talents et pôles d'intérêts en ce temps-là, l'étude de l'histoire ne s'accordait avec aucun d'eux. Heureusement pour moi, le hasard s'est chargé d'orienter favorablement le cours de ma vie. Ce ne fut ni la première ni la dernière fois.

Thiel était sur le point d'introduire un nouveau cursus ayant la philosophie pour matière principale. Dans les rares cours de philosophie que j'avais suivis jusqu'alors, j'avais eu le plaisir de découvrir qu'il existait une discipline où l'on discutait des questions que j'avais de plus en plus tendance à me poser moi-même. En outre, mes professeurs de philosophie ont manifesté à mon égard un intérêt qui faisait défaut à la plupart de leurs collègues d'anglais. J'aimerais pouvoir dire que j'ai choisi de me spécialiser en philosophie en raison de ma détermination à rechercher la Vérité, quel qu'en soit le prix. Mais le facteur réellement décisif dans ma décision de changer d'orientation était bien plus banal. Ce nouveau cursus de philosophie n'exigeait d'assister à aucun cours d'histoire en sus de ceux que j'avais déjà suivis.

De ce fait, la décision a été facile à prendre. J'allais être le premier étudiant en philosophie de Thiel College. Mes résultats étaient alors au plus haut. Au cours de ma dernière année, j'étais presque un étudiant brillant. J'ai toutefois eu du mal à obtenir mon diplôme à cause d'un D au deuxième semestre en espagnol élémentaire. Je ne ferais sans doute pas mieux aujourd'hui. Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus en espagnol élémentaire.

À fin de mes études à Thiel, le désir qui m'avait peut-être habité un temps de devenir pasteur s'était totalement évanoui. Je ne savais pas vers quoi me diriger. Un job d'été comme conseiller dans un camp YMCA avait été satisfaisant, contrairement à un autre emploi d'été comme apprenti dans une boucherie locale. La raison n'en était pas que je jugeais le métier de boucher éthiquement intolérable. C'est sans le moindre scrupule moral que je préparais la viande hachée, les cubes de viande servis en entrée, les steaks minute, que j'approvisionnais le rayon des viandes froides ou que j'embrochais des poulets pour les rôtir en série. Mes mains étaient plongées dans les cadavres d'animaux, mais je restais complètement sourd à leurs cris. Je n'ai pas aimé mon apprentissage parce que le travail était trop dur, pas parce qu'il était trop sanglant. Mes jours dans le métier de boucher étaient comptés. Mais pas du tout pour les bonnes raisons.

À l'approche de l'obtention de mon diplôme à Thiel, j'ai passé des entretiens pour divers emplois : vendre des assurances pour Sears, être conseiller pour la jeunesse dans une section de banlieue de la YMCA, entamer une carrière dans le marketing chez Heinz. Ces entretiens ont été de glorieux fiascos. Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre que j'étais une cheville ronde qui essayait de rentrer dans des trous carrés. Je savais très bien ce que je ne voulais pas faire. Le problème était de trouver le trou rond qui répondait à mes besoins et à mes intérêts.

Si l'université me semblait mystérieuse lorsque j'étais au lycée, les deuxièmes et troisièmes cycles universitaires m'étaient encore plus inconnus quand j'étais à Thiel College. « Qu'est-ce qu'une *graduate school*² ? » me demandai-je. « Qu'y fait-on ? » L'idée que je m'en faisais était des plus floues. Cependant, mes perspectives d'emploi s'amenuisaient. (Ma candidature à la YMCA n'avait pas été retenue parce que je n'avais pas une idée « correcte » sur la place des Noirs dans la section où j'avais postulé. Ils n'y étaient pas admis, m'apprit-on.) Il fallait que je fasse quelque chose.

C'est ainsi qu'au cours de l'été 1960, j'ai demandé à intégrer la Graduate School of Arts and Sciences de l'Université de Virginie, afin de poursuivre mes études de philosophie. Deux mois avant le début des cours (si je me souviens bien), j'ai reçu une lettre m'informant de mon admission « sous réserve ». Cela signifiait que j'étais admis, mais que mon statut serait réévalué sur la base de mon travail au cours du premier semestre. Après tout, il y avait dans mes relevés de notes de premier cycle assez de preuves de médiocrité pour ébranler la confiance de quiconque. Dieu merci, mon professeur principal à Thiel était un diplômé de Virginia [University of Virginia]. Sans l'influence et les conseils de Bob Bryan, j'aurais peut-être fini comme vendeur d'assurances auto chez Allstate. Et ce n'est pas la moindre de mes nombreuses dettes envers lui.

Étudiant à l'Université de Virginie

Les débuts de mon parcours d'étudiant de second cycle ont été assez désagréables. J'étais originaire d'un milieu ouvrier. Tous les étudiants que je rencontrais semblaient avoir du sang bleu dans les veines. Il n'y avait pas d'étudiantes à l'époque, et nous, les *gentlemen* (comme on nous appelait) portions une veste et une cravate en cours. J'avais un costume et deux cravates. J'étais le gamin sans chaussettes qui renversait de la soupe sur son pantalon ce qui amusait beaucoup les membres du country club. Enfin, c'est ce qu'il semblait.

Je me souviens bien d'un jeune homme qui participait comme moi au séminaire sur Platon. Il était diplômé du St. John's College d'Annapolis, où l'éducation consiste à lire et à discuter de grands livres, dont je n'avais jamais entendu parler et que j'avais encore moins lus. Nous marchions côte à côte après un séminaire au cours duquel nous avions discuté du Théétète de Platon. Je n'avais pas compris grand-chose à ce dialogue et j'ai eu la témérité de le dire. D'autres ne semblaient pas trouver le texte difficile. S'arrêtant brusquement, mon condisciple m'a regardé droit dans les yeux. Il a retiré sa pipe de sa bouche (j'ai découvert que fumer la pipe était un trait distinctif essentiel d'un gentleman instruit – trait que j'ai tenté d'acquérir, en vain). Parlant avec un accent britannique affecté, il a dit : « Regan, vous me semblez être un homme à qui il ne sera pas difficile de dire au revoir à la fin de votre premier et unique semestre. » Puis il a remis sa pipe dans sa bouche et s'est éloigné, me laissant pétrifié.

² Dans le système universitaire américain, le premier cycle s'appelle « undergraduate ». Il conduit à un diplôme nommé « bachelor degree », qui est à peu près l'équivalent d'une licence. On peut ensuite poursuivre au niveau « graduate », et obtenir un diplôme de master ou poursuivre jusqu'à l'obtention d'un doctorat. Le Thiel Collège qu'a fréquenté Tom Regan était une université n'assurant que les enseignements de premier cycle.

J'étais anéanti. Moi qui avais grandi dans les rues de Pittsburgh, je faisais de mon mieux pour tenter de réussir à l'université de M. Jefferson. Et voilà que ce fils à papa me remettait à ma place en me disant que je n'avais rien à faire là. Qui étais-je pour lui donner tort ? N'avais-je pas eu cette pensée moi-même ?

Socialement et intellectuellement, ce fut le point le plus bas de ma vie. Il m'a fallu des mois avant de commencer à retrouver un semblant de confiance en moi. Mais avec le temps, j'y suis parvenu, et bien que je ne sois pas une personne particulièrement rancunière ou méchante, je dois avouer que je me suis réjoui, et pas qu'un peu, lorsqu'à la fin du premier semestre, j'ai été invité à poursuivre mes études de philosophie alors que mon sentencieux collègue de St John's ne l'était pas. À mes yeux, c'était une victoire, petite, mais réelle, remportée par la classe ouvrière. C'est encore ainsi que je perçois cet épisode aujourd'hui.

Mes notes à Virginia ont été meilleures qu'à Thiel : quelques B la première année et pour le reste, seulement des A. J'éprouve la plus profonde affection pour les professeurs qui m'ont dispensé leur enseignement pendant les années que j'y ai passées, et j'ai le plus profond respect pour les idéaux qu'incarne l'Université. J'estime avoir été très chanceux d'avoir pu la fréquenter.

Pour ne pas sembler ingrat envers Thiel, je dois citer une phrase inscrite sur le cadran solaire de cet établissement. Grossièrement traduite du latin, elle s'énonce ainsi : « Peut-être que dans le futur ces choses apparaîtront belles. » Le message du cadran solaire sonne juste. Le temps adoucit la dureté des lieux et des événements passés. Et ce n'est pas la seule vérité que le Thiel College m'a apprise.

Indifférence morale : des animaux vont et viennent

Dans le régime spartiate de Thiel, et dans l'ambiance plus raffinée de Virginia, les animaux étaient pratiquement absents.

L'Université de Virginie avait quelques chiens légendaires, dont la renommée venait surtout de leurs exploits supposés en tant que buveurs. (À l'époque, les étudiants de l'UVA³ étaient fiers de leur réputation, largement méritée, de gros buveurs.) L'histoire est peut-être apocryphe, mais un chien (qui s'appelait Jock, je crois) était célèbre pour avoir toujours levé la patte sur le poteau de but de l'adversaire à la mi-temps des matchs de foot. Et (racontait-on) quelque deux mille personnes avaient assisté aux funérailles de Jock, qui avait trouvé la mort (de manière appropriée, pensait-on) en poursuivant un camion de bière dans les rues de Charlottesville.

Tout cela faisait partie de la tradition orale de l'Université à cette époque. Personne de mon entourage n'a songé un seul instant qu'il puisse y avoir quelque chose de moralement douteux à enivrer un chien, ou à trouver très drôle que le vieux Jock se soit fait tuer par un camion rempli de Budweiser. Moi aussi je trouvais cette histoire amusante, ce qui est symptomatique des croyances profondes et informulées que j'avais alors sur la façon dont il est permis de traiter les animaux.

Dans une autre circonstance, j'ai manifesté une insensibilité similaire à celle dont je faisais preuve face au sort de Jock. Au début de mes études à Virginia, je louais une chambre dans une vieille maison impeccable. La chambre voisine était occupée par un

³ Le sigle UVA est utilisé pour désigner l'Université de Virginie. (NdT)

étudiant en médecine. C'était un juif polonais du New Jersey, d'une carrure imposante, à l'air dur, qui était très déterminé à réussir dans sa vie professionnelle. Pourtant, il n'a pas aimé ce qu'on lui a demandé de faire à un chien dans le cours de chirurgie. Il m'a décrit comment il avait cassé la patte de la pauvre bête pour traiter la fracture, avant de lui casser la patte à nouveau pour la remettre en place. Pendant tout son long calvaire, le fidèle animal a continué à saluer son arrivée en remuant la queue, et même à lécher les mains qui l'avaient blessé.

Pour finir, on a demandé à l'étudiant d'« euthanasier » le chien. Il n'était pas d'accord. Il trouvait cela cruel et inutile. Il aurait voulu le dire, protester ouvertement, mais n'en a pas trouvé le courage. Il se demandait quelle sorte d'être humain il était ou allait devenir. Il s'est même demandé s'il devait faire carrière dans la médecine. Dans tout ce qu'il m'a dit, je crois qu'il a été aussi sincère qu'une personne peut l'être. Cela lui faisait mal de blesser quelqu'un d'autre, même un chien.

Pour ma part, j'étais trop occupé à comprendre le Théétète de Platon et à supporter les insultes de mes camarades pour trouver le temps de compatir avec cet étudiant en médecine, et encore moins avec un chien. J'aimerais pouvoir dire que ma sensibilité éthique à l'égard des animaux a toujours été très développée. La triste vérité est que ce n'est pas le cas. L'histoire de ce chien m'a laissé aussi indifférent que celle de Jock. Les animaux ne figuraient pas sur ma carte morale.

Mariage et adoption d'un compagnon

Mon mariage avec Nancy, contracté le 17 juin 1961, a été l'un des événements les plus importants et les plus heureux de ma vie. Nous sommes restés indissolublement unis et attentifs à l'épanouissement l'un de l'autre. Aujourd'hui, nous ne sommes pas les mêmes qu'à l'époque de notre rencontre (c'était à Thiel, pendant ma période sans chaussettes), et c'est peut-être autant à la chance qu'à notre amour que nous devons d'avoir évolué d'une façon qui nous a rapprochés plutôt que de nous mener sur des chemins divergents. Parfois, nous paraissions même nous ressembler, alors que c'est impossible : Nancy est d'ascendance austro-lithuanienne, son visage présente la vigoureuse beauté de ses ancêtres d'Europe de l'Est ; moi je suis issu d'une robuste souche irlandaise, j'ai le teint rougeaud et le nez court. Quelle chance nous avons de nous être installés pour toujours dans le cœur l'un de l'autre ! On peut faire tellement plus de choses dans sa vie une fois qu'on a résolu la question de trouver l'âme sœur.

Au début de notre mariage, nous avons acheté un caniche miniature. Nous l'avons appelé « Gleco », du nom d'une entreprise devant laquelle nous passions tous les jours en voiture. Nancy était éducatrice spécialisée et travaillait dans les écoles publiques. Je suivais mes séminaires à l'UVA. Nous vivions dans deux pièces au deuxième étage d'une vieille ferme, à environ 20 km de l'université.

La propriétaire était une femme du Sud au caractère bien trempé, mais sympathique. Elle autorisait son homme à tout faire à faire pâître quelques vaches dans ses prés. Une fois, après qu'un veau a été enlevé à sa mère (je ne savais pas ce qui s'était passé à l'époque), je suis allé parler à la propriétaire à cause des meuglements déchirants de la vache. Ils ont retenti pendant toute une nuit et jusqu'au lendemain. J'ai

pensé que la pauvre bête était mourante ou du moins très malade. Ne devions-nous pas faire quelque chose pour lui venir en aide ?

Toujours aussi affable, cette dame de la campagne ne s'est pas offusquée de mon ignorance de citadin. Les mères s'inquiètent pour leurs enfants, a-t-elle expliqué. La vache appelait son enfant perdu. C'était aussi simple que cela. Il n'était pas nécessaire de faire quoi que ce soit. Elle pourrait oublier avec le temps. Comme à l'accoutumée, ce solide petit bout de femme avait raison. Le jour suivant, la mère broutait tranquillement. La seconde fois que j'ai entendu ces mêmes meuglements, j'ai compris ce qu'ils signifiaient, et cette fois-là le bruit m'a importuné. Je me souviens avoir crié à la mère éplorée de se taire depuis ma fenêtre. J'avais du travail important à faire, moi, et elle me dérangeait.

Comme tant d'autres jeunes couples qui acquièrent un animal de compagnie, nous avons traité Gleco comme un substitut d'enfant. Nous l'emmenions avec nous partout où nous le pouvions, nous nous inquiétions du moindre signe laissant penser qu'il était malheureux, et nous nous sentions coupables de devoir le laisser seul à la maison la plupart des jours. De son côté, Gleco est devenu un compagnon fidèle, mais, d'une certaine manière, toujours indépendant. Il y avait quelque chose du chat en lui – un soupçon de distance sous l'éclat de sa gentillesse ordinaire. Il ne s'est jamais beaucoup soucié de nous faire plaisir, mais il nous aimait tout de même. Plus tard, sa mort a contribué à changer ma vie pour toujours.

La guerre du Vietnam et mon travail de philosophe

La formation que j'ai suivie à l'Université de Virginie était assez typique de ce qui se faisait à l'époque. Dans des endroits comme l'UVA où la présence britannique était forte, la « philosophie analytique » était l'approche dominante. En philosophie morale, domaine vers lequel mes pôles d'intérêt m'avaient naturellement conduit, on se préoccupait surtout de questions relatives à l'analyse correcte des concepts.

Mon esprit s'est plié à ce qu'exigeaient mes professeurs. Mon mémoire de master portait sur le concept du beau [*the concept of beauty*], et ma thèse de doctorat sur le concept du bon [*the concept of goodness*]. Mon approche était strictement analytique, comme il se doit chez un véritable professionnel. Je m'interrogeais sur la signification des mots « bon » et « beauté ». Pas un seul jugement de valeur sur le caractère bon ou beau de quelque chose n'est sorti de ma plume. En ce lieu et ce temps-là, il n'appartenait pas à un philosophe de prendre une position morale ou esthétique sur quoi que ce soit. Le faire était une atteinte à la dignité intellectuelle de la profession. Je pratiquais ce que j'entendais prêcher.

Après l'obtention du doctorat, j'ai entamé ma carrière d'enseignant. Dans un premier temps, mes cours étaient calqués sur ceux que j'avais reçus en tant qu'étudiant. Mais je n'ai jamais été entièrement satisfait par cette façon de faire de la philosophie morale. Ce qui m'avait attiré à l'origine vers ce domaine, c'était mes profondes interrogations sur ce qui est juste et injuste, bien et mal, bon et mauvais. Peut-être aurais-je réussi à mettre définitivement ces préoccupations de côté sans un événement sur lequel ni moi ni les autres personnes ordinaires n'avions vraiment pris. Avant même

que nous réalisions pleinement ce qui arrivait, l'Amérique était en guerre au Vietnam. Ce fait a changé beaucoup de choses, dont l'orientation de mon parcours intellectuel.

Le dilemme auquel j'étais confronté était assez simple. Chaque soir, au journal télévisé, je voyais des gens se faire tuer. Des Américains et des Vietnamiens. Des hommes jeunes, de l'âge de la plupart de mes étudiants. Des femmes et des enfants. Et moi, un philosophe moral cultivé, j'étais là à m'interroger sur la signification du mot « bien » et sur l'existence du sophisme naturaliste. J'avais conscience de jouer avec les subtilités de ma profession pendant que le Vietnam brûlait.

Il fallait faire quelque chose. Et comme il n'était pas en mon pouvoir d'arrêter la guerre (bien que Nancy et moi ayons participé aux mouvements politiques qui tentaient d'y mettre fin), j'ai décidé d'aborder la question sous l'angle philosophique. Devions-nous être là ? Était-ce une guerre juste ? La violence est-elle jamais justifiée ? Aussi étrange que cela puisse paraître, ma première tentative sommaire d'analyse morale de la guerre du Vietnam fut l'élément précurseur de mes opinions sur les droits des animaux.

Si je devais me montrer plus précis sur le moment où mes idées ont commencé à prendre forme, je dirais que c'était pendant l'été 1972. C'est alors que j'ai bénéficié d'une bourse estivale du National Endowment for the Humanities. Mon projet était de réfléchir au pacifisme, c'est-à-dire à la doctrine selon laquelle il est toujours mal, quelles que soient les circonstances, d'utiliser la violence, que ce soit en situation de légitime défense ou en étant l'agresseur. La conclusion à laquelle je suis parvenu à l'époque, et à laquelle j'adhère encore, est qu'il peut y avoir des cas où le recours à la violence est justifié. Je n'étais pas alors, et ne suis toujours pas, un pacifiste.

Nul ne peut concevoir le projet de réfléchir à la violence et au pacifisme sans mettre Gandhi au programme de ses lectures. Et Dieu sait que le j'ai lu : j'ai parcouru des centaines et même des milliers de pages de sa prose simple. C'était en soi remarquable. Je n'ai jamais été un grand lecteur. J'envie les gens (comme Nancy) qui le sont. Au cours des vingt années qui ont suivi, alors que j'écrivais de plus en plus, je lisais de moins en moins. Sauf Gandhi, comme je l'ai dit. Je l'ai lu avec une énergie et une persévérance énormes.

C'est donc pendant l'été 1972 que Gandhi a commencé à me faire prendre conscience de la place des animaux dans l'ordre moral des choses. Son point de vue sur le végétarisme était à la fois simple et conforme à sa conception générale de la bonne façon de se conduire. La pratique de l'ahimsa (dont une traduction fréquente est « non-violence ») ne s'arrête pas aux frontières de notre espèce. Nous avons le devoir moral de minimiser notre rôle occasionnel dans l'usage de la violence dans le monde en général, même lorsque les victimes en sont des animaux.

Une fois cela assimilé, je ne pouvais plus voir le monde de la même manière. La viande dans mon assiette avait maintenant une voix accusatrice. C'était celle de Gandhi. Et l'indifférence dont j'avais fait preuve par le passé ne constituait pas une réponse acceptable.

En tant que raisonnement, l'argument de Gandhi semblait inattaquable. Si l'on en acceptait les prémisses, il était impossible d'échapper à la conclusion. Le problème était que je n'étais pas disposé à accepter ses prémisses, parmi lesquelles figurait son adhésion au pacifisme. Je me suis donc assigné la tâche de réfléchir au statut moral du

végétarisme d'une manière qui ne repose pas sur le pacifisme gandhien. Mon premier essai publié sur les droits des animaux, « The Moral Basis of Vegetarianism » est le résultat tangible de la réflexion entamée cours de l'été 1972. J'en ai achevé la rédaction à l'automne 1973⁴.

La mort d'un ami et le réveil du cœur

Un autre événement, sans rapport avec la philosophie, a contribué à changer irrévocablement le cours de ma vie. Il a touché le cœur, pas de tête. Il s'est produit lui aussi au cours de cet été mémorable de 1972. Nancy et moi, ainsi que nos deux enfants, Karen et Bryan, qui avaient alors respectivement un et cinq ans, étions partis en vacances. Le jour de notre retour, Gleco a été tué par une voiture alors qu'il traversait une route.

Cette perte immense nous a plongés, Nancy et moi, dans une période de chagrin intense et partagé. Des jours durant, l'évocation ou le simple souvenir de Gleco nous ont arraché des larmes. Plus tôt cet été-là, alors que je réfléchissais à Gandhi et au pacifisme, j'avais été confronté à la question ardue de l'éthique de la consommation de viande. Il me semblait avoir dégagé à ce propos des arguments rationnels, qui valaient indépendamment de l'adhésion au pacifisme. Ma tête avait commencé à saisir une vérité morale qui exigeait un changement de comportement. La raison exigeait que je devienne végétarien. Mais c'est l'épreuve d'une perte irréparable qui a ajouté la puissance du sentiment aux exigences de la logique.

La mort de Gleco m'a fait prendre conscience que mon attachement émotionnel à un chien particulier était une caractéristique contingente du monde. De mon monde. Sans un ensemble de circonstances sur lesquelles je n'avais aucun contrôle, j'aurais aimé un autre chien (Jock, peut-être, ou la pauvre créature à la merci de l'étudiant en médecine). Et dans d'autres conditions, sur lesquelles je n'aurais eu aucun contrôle non plus, je n'aurais jamais connu Gleco. J'ai compris, en un éclair semble-t-il, que les profonds sentiments que j'éprouvais pour ce chien particulier, pour Gleco, devaient s'étendre à d'autres chiens. En fait, à tous les autres chiens. Toute limite ne les incluant pas tous, était, et devait être, rationnellement et émotionnellement arbitraire.

Et pas uniquement les chiens. L'amour et la compassion, la justice et la protection doivent trouver une place dans chaque endroit du monde où il se trouve une vie qui ressent, une créature dont le bien-être peut être affecté par ce que nous faisons (ou ne faisons pas). À compter de ce jour, mon cœur et ma tête n'ont fait qu'un. Les arguments philosophiques peuvent conduire le cœur jusqu'à l'eau, mais peut-être est-ce l'expérience seule qui peut le faire boire. Nancy l'a compris, aussi bien sinon mieux que moi. Tout au long de notre parcours, elle a été à mes côtés, ou devant moi, à chaque étape. Un jour, nous avons réalisé que nous étions devenus végétariens. Le défi intellectuel qui se présentait à moi était de rendre notre perception du monde moins vague, et les raisons de l'accepter rationnellement plus convaincantes. C'est la tâche générale que je me suis fixée et à laquelle j'ai travaillé plus ou moins continuellement pendant le reste de ma vie.

⁴ Cet essai fut publié en octobre 1975 dans le *Canadian Journal of Philosophy* (vol. 5, n°2). Le texte intégral est en libre accès sur Internet. (NdT)

La révolution en marche : changements dans le monde des idées

En 1972, un philosophe inconnu a soumis à la *New York Review of Books* une recension non sollicitée d'un livre passé inaperçu. Le livre en question était *Animals, Men and Morals : An Enquiry into the Maltreatment of Non-Humans*, un recueil d'essais publié par Roslind Godlovitch, Stanley Godlovitch et John Harris. À la surprise de l'auteur de la recension, son texte a été accepté et publié en avril 1973.

Il a fait réagir un nombre impressionnant de lecteurs. Le philosophe, né en Australie et formé à Oxford, avait ouvert les yeux de beaucoup d'entre eux sur certaines des horreurs commises envers les animaux. Les éditeurs de la *New York Review of Books* ont compris qu'il y avait là quelque chose d'exceptionnel, tellement exceptionnel qu'ils ont pris l'initiative sans précédent de proposer à l'auteur de publier un livre sur les sujets abordés dans sa recension, si cela l'intéressait. C'était le cas. Un contrat a été signé et le livre a été écrit. Le nom du philosophe : Peter Singer. Le titre de son livre : *La Libération animale*. La suite, comme on dit, est entrée dans l'histoire.

Il s'est trouvé que l'opportunité s'est présentée pour moi d'enseigner à Oxford pendant l'été 1973. J'avais lu la recension de Singer et je lui ai écrit, lui expliquant que nous nous intéressions aux mêmes sujets. Pendant mon séjour à Oxford, nous nous sommes rencontrés à plusieurs reprises. Nous sommes tombés d'accord sur un projet d'anthologie rassemblant des écrits, principalement philosophiques, à propos de nos devoirs envers les animaux. À l'automne 1975, nous avions un manuscrit. Nous avons même un titre : *Animal Rights and Human Obligations*. Il nous restait à trouver un éditeur.

Je me suis donc rendu au congrès annuel de la division orientale de l'American Philosophical Association. L'une des plus grandes maisons d'édition de manuels avait organisé une réception à laquelle j'ai été invité. Après m'être présenté à l'éditeur chargé de la philosophie, je lui ai remis un exemplaire du prospectus que Singer et moi avons rédigé. L'éditeur a montré sa surprise et son incrédulité. Il m'a regardé comme si j'avais besoin sur le champ de soins psychiatriques intensifs.

« Vous voulez publier un livre sur... » a-t-il commencé à dire. Incapable de terminer sa phrase, il a essayé à nouveau. « Vous voulez publier un livre... sur... » Cette fois, il n'a pas pu réprimer un fou rire. « Hi, hi ! » « Ha, ha ! » « Je suis désolé, a-t-il dit, mais c'est trop. Je veux dire, "les droits des animaux" ! » Il a pouffé de rire à nouveau. S'il y avait eu un trou sous le plancher, je me serais glissé dedans tellement j'étais gêné. Et en colère, aussi.

Mais voici la suite de l'histoire. L'éditeur a ramené le prospectus chez lui, l'a lu et l'a soumis au comité éditorial. Quelques mois plus tard, Singer et moi avons un contrat en main. Au fil des ans, ce petit livre s'est vendu à des dizaines de milliers d'exemplaires et a été lu par des dizaines de milliers d'étudiants. Quant à l'éditeur de philosophie, après s'être fait un nom en tant que personne en avance sur son temps, il a poursuivi une brillante carrière dans le monde de l'édition.

Animal Rights and Human Obligations n'est que l'un des nombreux ouvrages qui ont trouvé leur place sur le marché universitaire à partir des années 1970. On peut affirmer sans exagération qu'au cours des trente dernières années, les philosophes ont

écrit beaucoup plus sur le thème de l'éthique et des animaux que leurs prédécesseurs ne l'avaient fait au cours des trois millénaires précédents.

Cela a eu un effet notable sur l'enseignement. Alors qu'il n'y avait pas un seul cours de philosophie dans lequel l'idée des droits des animaux était abordée lorsque j'ai commencé à écrire « *The Moral Basis of Vegetarianism* », aujourd'hui le nombre d'étudiants qui ont l'occasion d'en discuter atteint peut-être les cent mille. Rien qu'en philosophie. Des changements comparables sont en cours dans d'autres disciplines, telles que l'anthropologie, l'histoire de l'art, les études cinématographiques, le droit, la littérature, la religion et la sociologie. Il est clair que dans le monde des idées, dans l'enseignement universitaire du monde entier, « les droits des animaux » ne sont plus un sujet qui prête à rire.

Autres travaux

Outre les anthologies auxquelles j'ai participé en tant que responsable éditorial, je me suis employé tout au long des années 1970 à rédiger un certain nombre d'essais destinés à un public principalement professionnel, dont certains ont été rassemblés dans *All That Dwell Therein : Essays on Animal Rights and Environmental Ethics* (1982). Quelles que soient leurs insuffisances sur le plan philosophique, ces essais retracent l'histoire de mes efforts pour formuler une théorie, fondée sur les droits, des liens moraux qui nous unissent aux autres animaux. Chacun d'eux est, au mieux, une esquisse. Mais chacun d'eux me semble aujourd'hui avoir été une étape essentielle sur la voie de la théorie que je recherchais.

Celle-ci est exposée dans mon livre *Les Droits des animaux (The Case for Animal Rights, 1983)*⁵. Cet ouvrage est le fruit de plus d'une décennie de dur labeur intellectuel. J'ai été aussi loin que j'en suis capable dans la compréhension des vérités profondes sur lesquelles repose, à mon avis, le mouvement des droits des animaux. Il s'agit d'un travail de recherche sérieux et méthodique, écrit dans le langage de la philosophie : « devoirs directs », « droits acquis », « utilitarisme », etc.

J'ai fait tout mon possible pour rendre accessibles les idées difficiles que j'y aborde. Mais rien ne peut rendre vraiment faciles les idées difficiles. Un grand nombre de personnes ont néanmoins salué la clarté exemplaire de mon livre, y compris parmi ses critiques les plus sévères, ce qui a été un encouragement pour moi. Par ailleurs, je suis très heureux qu'une deuxième édition des *Droits*, avec une nouvelle préface, ait été récemment publiée. Peu de livres ont une telle durée de vie.

La libération [animale] : habité par le besoin d'en dire plus

Le processus d'écriture des *Droits des animaux* a été remarquable. J'ai travaillé jusqu'à dix-huit heures par jour pendant presque une année entière, au cours de laquelle j'ai eu la chance de bénéficier une nouvelle fois d'une bourse du National Endowment for the Humanities. Je suis un maniaque de la réécriture. Je doute qu'il y ait une seule phrase dans *Les Droits* qui n'ait pas été remaniée au moins une fois. Peut-être

⁵ Une traduction française, par Enrique Utria, de *The Case for Animal Rights* est parue en 2013 aux éditions Hermann. (NdT)

même deux. Physiquement, le travail était épuisant. Psychologiquement, il était revigorant. Je n'ai jamais été tenté d'abandonner le projet. Une fois lancé, je n'ai jamais dévié de ma route. Je n'ai jamais été déprimé ou mécontent de l'avancement du livre. Chaque jour était trop court, pas trop long. J'étais absolument absorbé et comblé par le processus d'écriture.

Il y a un autre point que je dois mentionner. Lorsque j'ai commencé *Les Droits*, je n'adhérais pas aux conclusions « radicales » auxquelles je parviens dans le dernier chapitre. Au début, j'étais contre le fait d'infliger des souffrances « inutiles » aux animaux, dans le cadre de la recherche scientifique par exemple, mais je n'étais pas contre le fait de les faire souffrir si cela était « nécessaire ». L'aspect sans doute le plus remarquable du travail sur *Les Droits*, c'est la façon dont j'ai été amené par la force de raisons que je n'avais jamais envisagées auparavant à embrasser des positions que je n'avais jamais acceptées jusqu'alors, dont la position abolitionniste. Il me semblait que c'était le pouvoir des idées, et non ma propre volonté, qui était aux commandes. J'avais sincèrement l'impression qu'une partie de la Vérité m'était révélée. Je n'affirme pas qu'une telle chose s'est réellement produite. Je ne fais que décrire ce que je ressentais. Et ce que je ressentais, surtout vers la fin de la composition du livre, était qualitativement différent de tout ce que j'ai vécu. C'était enivrant. De tous les sentiments que j'ai éprouvés, c'était celui qui ressemblait le plus à une sorte de révélation religieuse ou spirituelle.

Bien sûr, quand on publie un livre, on ne peut s'empêcher d'espérer que des recensions favorables, écrites par des personnes vraiment importantes, paraissent dans des journaux et revues très prestigieuses. Heureusement, *Les Droits des animaux* a bénéficié d'un certain nombre de critiques de ce type. L'une d'elles en particulier, écrite par le regretté Robert Nozick, a connu une postérité intéressante.

Il s'est trouvé que Nozick et moi avons assisté au même colloque de philosophie en décembre 1983. À cette époque, Nozick comptait parmi les trois ou quatre philosophes moraux les plus influents du monde, et c'est donc avec une certaine appréhension que je me suis présenté en le voyant.

Il n'aurait pas pu se montrer plus gentil. Il était chaleureux et ne tarissait pas d'éloges. « Il y a juste une chose que je veux savoir », a-t-il dit. M'attirant plus près de lui, il a demandé : « Qu'allez-vous faire maintenant ? »

Sans que j'en aie pleinement conscience, cette question me taraudait depuis que j'avais terminé *Les Droits*. Qu'allais-je faire maintenant que je m'étais vidé de tout ce que j'avais déversé dans le livre ?

« Eh bien », ai-je dit, cherchant une réponse, « Je suppose que... je suppose que je vais... En fait, je crois que je n'en sais rien. »

« Vous trouverez, a répondu Nozick, vous trouverez. » Nous nous sommes quittés sur ces mots après nous être serré la main. Je n'avais jamais rencontré quelqu'un qui arrive si vite à me connaître aussi bien.

Qu'allais-je faire ? Je savais au moins une chose : je ne voulais pas de sitôt me lancer dans l'écriture d'un autre « grand livre » sur les droits des animaux. Après avoir longuement retourné le problème dans ma tête, trois nouvelles pistes se sont dessinées.

Premièrement, si je continuais à essayer d'apporter une contribution, en tant que philosophe, au mouvement [des droits des animaux], je devais trouver de nouvelles

façons de le faire. Deuxièmement, si je voulais essayer d'apporter une contribution d'une autre manière, je devais chercher de nouveaux moyens d'expression. Troisièmement, s'il y avait quelque chose d'autre que je pouvais explorer, un nouveau défi créatif sans rapport avec les droits des animaux, je devais découvrir ce que c'était.

Alors (pour en revenir à la question de Nozick), qu'allais-je faire ? La réponse à laquelle je suis parvenu – et celle que j'ai essayé de mettre en œuvre au cours des 20 dernières années – a été : « tout ce qui précède. »

Tom Regan historien ?

Un défi créatif a nécessité une immersion quasi totale dans l'histoire de l'Angleterre de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. C'est à cette période que le célèbre groupe de Bloomsbury a commencé à prendre forme et à s'épanouir. Parmi ses membres figuraient Virginia Woolf et sa sœur Vanessa, ainsi que John Maynard Keynes et Lytton Strachey. Le groupe était aussi réputé pour son comportement non conventionnel que pour son intelligence.

Bizarrement, ses membres ont dit du philosophe George Edward Moore qu'il était leur principale source d'inspiration. Je connaissais assez bien la philosophie de Moore, car mon mémoire de maîtrise et une partie de ma thèse de doctorat portaient sur ses idées. Plus que toute autre chose, c'est son style d'écriture laborieux qui a déteint sur moi. Malgré cette influence, l'homme Moore m'a toujours paru plus conventionnel que brillant. Il me semblait tout à fait improbable que le Moore que je connaissais ait pu avoir l'influence que lui attribuaient les membres du groupe de Bloomsbury.

Grâce à une bourse du National Humanities Center, j'ai pu jouir du luxe d'une année sabbatique et entreprendre de résoudre l'énigme qui se présentait à moi. Ma réponse se trouve dans *G.E. Moore and the Development of His Moral Philosophy* (1983), qui a été suivi de *Moore : The Early Essays* (1988) et de *G.E. Moore : The Elements of Ethics* (1992). Il va sans dire que ces nouveaux livres indiquaient que j'explorais une nouvelle voie, dans le champ (qui l'eût cru ?) de l'histoire des idées. Je m'étais plongé dans un domaine d'étude que mon jeune moi mécontent avait rejeté, et cette fois-là ne fut pas la dernière.

Réveiller le géant qui dort

Certains défenseurs des droits des animaux sont ouvertement hostiles à la religion en général, et au christianisme en particulier. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi. Selon la lecture standard de la Bible, les animaux ont été placés sur Terre pour satisfaire les désirs et les besoins humains. C'est pourquoi les porcs accomplissent leur destin divin en finissant en morceaux de mortadelle entre deux tranches de pain.

Cependant, il ne s'agit là que d'une des lectures possibles des Écritures – une lecture peu plausible de surcroît. Lorsque Dieu enjoint aux humains de dominer [les animaux], il leur donne pour tâche d'être aussi aimants envers la création que lui-même l'a été en la créant. C'est ainsi que je comprends les premiers chapitres de la Genèse. Je ne sais pas comment on peut lire les mots qui s'y trouvent et en sortir avec une interprétation différente.

À mon sens, tout dépend donc de ce que recouvre l'amour de la création. Si (comme je le crois) il est insensé de tuer ceux que l'on aime, de les faire souffrir ou de les priver de la liberté qui leur revient, alors la Bible est tout à fait favorable aux droits des animaux, même si certains soutiennent le contraire.

Heureusement, certains défenseurs des droits des animaux partageaient mon point de vue, dont Ethel Thurston et le regretté Colin Smith. Au nom de l'Association internationale contre les expériences douloureuses sur les animaux, Ethel et Colin m'ont invité à organiser et à présider un important colloque sur la religion et les animaux en 1984. En 1986, j'ai eu le privilège de publier les actes de ce colloque sous le titre *Animal Sacrifices : Religious Perspectives on the Use of Animals in Science*.

L'année qui a suivi le colloque de Londres, avec le soutien de Claire et Bill Allan, entre autres, j'ai pu écrire et réaliser un film d'une demi-heure, *We Are All Noah* [Nous sommes tous Noé]. Lorsque le film a remporté une médaille d'argent au Festival international du film de New York en 1985, j'ai pensé comme tous ceux impliqués dans sa production que nous avons enfin un outil pédagogique qui allait réveiller le géant endormi de la religion organisée. Il ne nous a pas fallu longtemps pour déchanter.

Dietrich von Haugwitz est un ami très cher depuis près de trois décennies. En collaboration avec d'autres membres du North Carolina Network for Animals, Dietrich a trouvé un lieu où *Noah* pourrait être projeté. Des centaines d'invitations ont été envoyées au clergé de la région, tandis que l'événement était également annoncé par d'autres moyens. Une délicieuse collation sans viande a été préparée. Et (comme c'est le cas pour tout ce qu'il fait) Dietrich a composé une introduction au film de premier ordre.

Le jour venu, nous étions tous là à guetter les premiers arrivants. Nous nous sommes assis, en attendant. Nous avons attendu. Et encore attendu. Serez-vous surpris d'apprendre que personne n'est venu ? Nous, nous avons tous été surpris, en particulier Dietrich que cela a profondément découragé. Une chose était sûre : il faudrait encore beaucoup de travail, impliquant beaucoup plus de personnes, pour réveiller le géant endormi.

Parler et parler encore

La publication des *Droits* m'a ouvert de nouvelles portes. Les invitations à donner des conférences sur les campus, à prononcer des discours lors de rassemblements, et à présenter des communications dans des colloques se sont multipliées. Je n'ai jamais tenu un registre exact des dates et lieux où j'ai pris la parole ; tout ce que je sais, c'est que, bien ou mal, j'ai beaucoup parlé.

J'ai souvent présenté un exposé intitulé « Animal Rights, Human Wrongs » [Droits des animaux, injustices des humains], dans lequel j'esquissais les questions philosophiques qui sont au cœur du débat sur les droits des animaux. Les réactions suscitées par mes considérations érudites ont parfois été surprenantes. En voici deux exemples.

Les philosophes d'une université m'ont invité sur leur campus. Dans les mois précédant ma conférence, des groupes locaux et nationaux de défense des droits des animaux avaient pris pour cible le travail de chercheurs du campus qui menaient

d'horribles expériences sur des primates non humains. On pouvait sentir la tension dans l'air.

Lorsque je suis arrivé devant la salle où je devais prendre la parole, il y avait une telle foule que je n'ai pas pu passer. De nouvelles dispositions ont rapidement été prises : je m'adresserais à un public debout dans un grand auditorium. Avant d'entrer, on m'a pris à part et on m'a présenté le responsable de la sécurité du campus. Il serait assis au milieu de la première rangée. Si les choses dégénéraient, il me ferait un clin d'œil et dirait : « Dirigez-vous vers la sortie la plus proche ! »

Il était donc là, au premier rang, me fixant avec intensité. Je suis sûr que tout le monde a déjà fait l'expérience de faire une chose en pensant à une autre. C'était mon cas. J'abordais des sujets philosophiques familiers : le statut moral, les devoirs indirects, etc., tout en songeant : « Quand j'arriverai à l'impératif catégorique de Kant, c'est là qu'un raffut de tous les diables va éclater ! » Il va sans dire que lorsque je suis arrivé à Kant, l'enfer ne s'est pas déchaîné.

En une autre occasion, l'enfer s'est déchaîné avant ma venue. Les enseignants qui faisaient des recherches sur les animaux étaient furieux que je sois invité sur leur campus. Des lettres de protestation ont circulé, dans lesquelles j'étais décrit comme un dangereux zélateur et comme un démagogue fauteur de troubles. Les chercheurs me comparaient à Hermann Göring et à des malades mentaux monomaniaques qui se prennent pour Jésus-Christ ou Napoléon ; un porte-parole est même allé jusqu'à me qualifier de Jim Jones du mouvement des droits des animaux.

Les chercheurs m'ont accusé de prôner la violence dans mes conférences publiques, de répandre des mensonges, d'affirmer avoir le droit d'imposer ma conception de l'éthique par la force, et d'inciter mon auditoire à commettre des actes illégaux. Et il a été « suggéré » d'annuler mon invitation parce que j'étais le principal suspect dans le meurtre récent d'un chercheur, abattu dans l'allée de son domicile.

Pas un mot de ce qu'ils ont dit n'est vrai ; tout est pure fiction. Cela montre seulement jusqu'où les « experts » qui n'aiment pas l'idée des droits des animaux sont parfois prêts à aller pour tenter de discréditer ceux qui osent être en désaccord avec eux.

Un trou à combler dans le mouvement

La diversité des militants et des stratégies du mouvement des droits des animaux est si grande que jamais il n'aura un leader unique. Non, le mouvement avance grâce aux efforts de nombreuses mains, actionnant de nombreuses rames. Une grande partie du travail consiste à recruter, à attirer de nouvelles personnes. Une autre partie exige que nous apprenions nous-mêmes à mieux connaître nos racines culturelles profondes – en philosophie et poésie, art et sculpture, musique et danse.

En outre, nous devons continuer à enrichir cet ensemble de ressources culturelles, et non nous contenter de celles que nous possédons déjà. Il y a une vingtaine d'années, lorsque Nancy et moi avons regardé autour de nous, nous avons découvert que personne ne contribuait à la réalisation de cet objectif. Le mouvement comportait un trou en son centre.

C'est le besoin de combler ce manque qui a motivé la création de la Culture and Animals Foundation (CAF), qui entre maintenant dans sa vingtième année d'existence. La CAF est une organisation à but non lucratif, exonérée d'impôts et entièrement composée de bénévoles, qui collecte et distribue des fonds pour financer trois programmes : la recherche, la créativité et le spectacle.

Au fil des ans, la CAF a financé des centaines de « militants culturels » (comme nous les appelons) et a organisé un festival annuel, l'International Compassionate Living Festival, en collaboration avec l'Institute for Animals and Society pour ce qui est de l'année 2004. Des milliers de personnes y ont assisté et sont toujours rentrées chez elles pleines d'enthousiasme et l'esprit en ébullition. Voir naître la CAF, puis la voir grandir avec l'aide des membres actuels du conseil d'administration, Marion Bolz, Rondi Elliot et Jean Hollowell, nous a procuré beaucoup de plaisir et de satisfaction à Nancy et à moi.

Lève-toi ou tais-toi !

Dans la vie de chacun de nous, il vient un moment où la sincérité de nos engagements est mise à l'épreuve. Pour moi, ce moment est arrivé pendant l'été 1985. C'est alors que j'ai décidé qu'il était temps de me faire arrêter.

En mai de cette même année, des membres de l'Animal Liberation Front ont « libéré » plus de 70 heures d'enregistrements vidéo sur des recherches effectuées à l'Université de Pennsylvanie, dans un laboratoire qui étudiait les traumatismes crâniens. La vidéo révélait de nombreuses violations des directives fédérales, et montrait l'insensibilité des chercheurs et parfois même leur sadisme. Financées par le National Institutes of Health (NIH), ces recherches se poursuivaient depuis des années et ne menaient à rien.

Les cassettes volées ont fini entre les mains d'Ingrid Newkirk et d'Alex Pacheco, fondateurs de l'association People for the Ethical Treatment of Animals. Les faits ont été résumés dans une vidéo de 26 minutes, *Unnecessary Fuss*. Le dossier instruit contre le laboratoire était incontestable. Qu'a donc fait l'agence de financement ? Comme pour cracher au visage des défenseurs des droits des animaux partout dans le monde, le NIH a augmenté les fonds alloués au laboratoire. Il était temps d'agir.

Le soir du 14 juillet, 101 défenseurs des droits des animaux se sont réunis dans un motel non loin du NIH. Chacun d'entre nous avait un « copain » (le mien était Bobbie Wright, un merveilleux militant de l'Arizona). Des plans ont été dressés. Chacun d'entre nous savait ce qu'il était censé faire. Et quand.

Aujourd'hui encore, je me souviens d'être entré dans le bâtiment 31-B du campus du NIH, d'avoir retrouvé Bobbie à la cafétéria, d'avoir pris l'ascenseur jusqu'au dernier étage, puis (à l'heure prévue) d'avoir descendu les escaliers et d'être entré dans le bureau des financements. Notez bien que Bobbie et moi n'étions pas les seuls à entrer à ce moment-là. Les 101 militants ont fait irruption comme un ouragan qui touche terre.

Une fois entassés à l'intérieur, nous nous sommes tous assis, certains sur des chaises, la plupart sur le sol. Puis nous avons commencé à scander, à pleins poumons, « Que voulons-nous ? Les droits des animaux ! Quand les voulons-nous ? Maintenant ! » Notre entrée était si inattendue, notre présence si indéniable, et le volume de nos voix si fort, que le personnel du bureau était sous le choc. Si un rocher était tombé à travers

le toit, cela aurait eu plus de sens pour eux que notre présence dans cette pièce. Pendant que nous scandions les slogans avec toujours plus d'enthousiasme, nous pensions tous la même chose : que la police serait là d'une minute à l'autre.

Mais la police ne s'est pas montrée. Un des employés du bureau est parti, puis un autre. Puis nous avons vu des personnes des autres bureaux s'en aller jusqu'à ce que, à notre grande surprise, tout le huitième étage ait été évacué. Sans l'avoir cherché, les intrépides défenseurs des droits des animaux s'étaient rendus maîtres de centaines de mètres carrés de propriété du gouvernement fédéral.

Notre occupation a duré quatre jours, au cours desquels certains des participants initiaux ont dû partir, l'air conditionné a été réduit à des températures arctiques (certains responsables du NIH ont eu l'idée qu'ils pouvaient nous congeler), et les médias et des membres du Congrès ont commencé à prêter attention à la raison de notre présence.

Lorsqu'au matin du 19 juillet 1985, les derniers militants ont quitté le bâtiment 31-B, le financement ayant été retiré au laboratoire, nous avons tous le sentiment que le mouvement des droits des animaux était une force avec laquelle il fallait compter. Aucun d'entre nous ne pouvait douter que nous étions passés à l'offensive, et que rien ne pourrait nous arrêter désormais. Cinq ans plus tard, ce fort sentiment de confiance s'est à nouveau manifesté, mais il était alors multiplié par plus de mille.

En avant, soldats des droits des animaux !

C'est à Gwyneth Snyder, à Diana Basehart et à une poignée d'autres militants californiens que revient le mérite d'avoir formulé l'idée. Beaucoup d'autres personnes ont contribué à sa mise en œuvre. Tout le monde était d'accord : le moment était venu de montrer nos muscles. Nous allions marcher sur Washington !

Alors que le projet se précisait, on m'a demandé de co-présider la Marche avec Peter Gerard, ce qui ne signifie pas que nous nous sommes partagé équitablement le travail. Peter en a fait bien plus que moi pour ce qui est des détails : annoncer l'événement, obtenir les autorisations nécessaires, élaborer un programme, etc. Mes principales tâches consistaient à contribuer à la collecte de fonds et à motiver les défenseurs des droits des animaux à participer à l'événement. Cette dernière tâche était beaucoup plus facile que la première.

Lorsque le jour de la marche est arrivé, tous les Regan se sont rendus au lieu de rassemblement. Nous ne savions pas à quoi nous attendre. Nous espérions seulement ne pas être parmi les rares personnes présentes. Ça n'a pas été le cas.

D'immenses bannières ondulaient dans le vent, une pour chaque État. Autour de chaque bannière, des drapeaux identifiaient les groupes venus de cet État, parfois une poignée comme dans le cas de l'Alaska, parfois une multitude comme pour la Californie et New York.

C'était une bruyante réunion de famille ! De la musique retentissait dans tous les coins. Certains manifestants chantaient, d'autres scandaient des slogans. Des personnes vendaient tout ce qui avait un rapport avec les droits des animaux, des chiens en soja aux boucles de ceinture.

La marche a démarré. Nous savions qu'il y avait beaucoup de monde, mais nous ne pouvions pas nous faire une idée du nombre jusqu'à ce que... jusqu'à ce qu'il y ait encore des manifestants s'engageant sur Pennsylvania Avenue, en direction de la Maison-Blanche, alors que les personnes en tête de cortège commençaient à s'asseoir devant le Capitole de notre nation !

Les estimations ont varié de 30 000 à 100 000 marcheurs. Personne ne connaîtra jamais leur nombre exact. Croyez-moi, je n'étais pas le seul à avoir les larmes aux yeux ce jour-là. Jamais auparavant le monde n'avait vu une telle marée de compassion humaine. Hélas, il n'en a pas vu d'autres depuis. En 1996, lorsqu'une deuxième marche a été organisée, moins de 3000 personnes y ont participé.

Les temps changent

Il est arrivé quelque chose au mouvement des droits des animaux au cours des six années séparant les deux marches. Personne, je crois, ne comprend vraiment pourquoi. Moi, je ne le comprends pas.

Tous les manifestants de 1990 se sentaient proches les uns des autres. Nous étions unis. Nous parlions et agissions comme si nous ne formions qu'un. Nous avions tous le sentiment que notre mouvement, le mouvement des droits des animaux, allait prendre son essor !

Les choses ne se sont pas passées ainsi. Dans les années qui ont suivi la première marche, au lieu de devenir plus uni, plus efficace et plus puissant, le mouvement a montré des signes croissants de fragmentation, accompagnés de querelles et mésententes. Alors que pendant les années précédant la première marche, le nombre de personnes rejoignant le mouvement était plus élevé que jamais, à l'époque de la seconde marche, un nombre sans précédent de militants chevronnés le quittait – des personnes dont l'engagement pour les droits des animaux avait été profond et sincère.

Ne vous méprenez pas. Des choses importantes ont continué à être faites, tant par les militants de terrain que par les grandes organisations nationales. Mais ce n'était plus pareil. Le fragile sentiment d'unité s'était brisé. Les vétérans de la lutte voyaient bien que le vent soufflait moins fort dans les voiles.

J'ai moi-même été affecté par ces changements. J'ai continué à rédiger des articles et à donner des conférences, mais je l'ai fait moins qu'avant. À la place, je me suis tourné vers ma vieille ennemie, l'histoire, pour approfondir ma compréhension des droits des animaux.

Les militants de notre mouvement aiment à dire qu'il ressemble à d'autres mouvements « radicaux ». Mais est-ce le cas ? Comment aurais-je pu apporter une réponse éclairée sans être informé ? Et comment aurais-je pu être informé sans explorer à la fois l'histoire de notre mouvement et celle des autres ? Une fois la question aussi clairement formulée, il était clair qu'il n'y avait pas moyen d'échapper à la réponse.

Cinq années durant, j'ai passé une grande partie de mon temps à lire tout ce que je pouvais sur les luttes les plus importantes pour la justice humaine. La lutte des peuples autochtones d'Amérique. La lutte des Afro-Américains. La lutte des femmes. La lutte des gays et lesbiennes. J'ai partagé ce que j'apprenais dans mes cours, exposant des

étudiants de premier et de deuxième cycle à des sujets qu'ils ne connaissaient pas mieux que moi. Leurs vies ont été changées par ce qu'ils ont découvert. La mienne aussi.

Voici deux choses importantes que j'ai apprises. Chaque fois que certaines personnes (les inclus) veulent exploiter d'autres personnes « inférieures » (les exclus), elles ont deux forces puissantes de leur côté. L'une est la religion organisée (l'« Église »); l'autre est la « meilleure » science du moment. Les deux usent de leur autorité pour affirmer ceci : les inclus sont vraiment meilleurs que les exclus ; nos livres sacrés le disent ; nos estimés scientifiques aussi. Il n'y a rien à redire. Les exclus sont exactement là où ils doivent être. Sous la botte des inclus.

Alors, la lutte pour les droits des animaux ressemble-t-elle vraiment aux autres luttes pour la justice sociale ? Oui, indubitablement. Tout ce que nous avons à faire est d'identifier nos ennemis communs. C'est grâce à l'étude de l'histoire que j'ai appris cela.

Parler d'une voix nouvelle

Les quatre dernières années ont été exceptionnellement productives et gratifiantes. Un recueil de mes essais, *Defending Animal Rights*, est paru en 2000, suivi d'une contribution à *The Animal Rights Debate* (2001), puis d'une contribution à *Animal Experimentation : Good or Bad ?* (2002), et de *Animal Rights, Human Wrongs : An Introduction to Moral Philosophy* (2003). En parallèle, j'ai travaillé sur deux autres livres, en projet depuis 1997 : une introduction générale à la théorie morale (qui mûrit toujours quelque part dans mon cerveau) et un ouvrage destiné au grand public (qui a pris trop de mauvais virages et a été abandonné). Ce n'est qu'en août 2002 qu'un événement extraordinaire s'est produit, ne me demandez pas pourquoi. Le fait est qu'il s'est produit.

J'avais l'habitude de me rendre dans mon bureau à la bibliothèque, et de passer cinq ou six heures à travailler sur les deux livres mentionnés plus haut. (Je n'enseignais plus alors à l'Université d'État de Caroline du Nord, ayant pris ma retraite en janvier 2001, de sorte que j'avais du temps libre.) Un jour du mois d'août, un autre livre s'est imposé à moi. Littéralement.

Ce nouveau livre a pris le contrôle de ma vie, d'une manière analogue à ce qui s'était passé lorsque j'ai écrit *Les Droits des animaux*. Sauf que cette fois, l'écriture n'a pas été facile. Le processus d'écriture a été une véritable agonie. Je n'ai jamais travaillé aussi dur sur quoi que ce soit d'autre dans ma vie. Je comprenais pourquoi, mais ça ne m'a pas aidé.

Le « pourquoi » était simple. J'ai été formé à écrire de la même manière que les auteurs que j'ai étudiés. George Edward Moore, par exemple, qui est l'écrivain le plus laborieux que l'on puisse concevoir. C'est avec cette voix (moorienne) que j'alignais les mots sur les pages chaque fois que je m'attelais à un écrit « sérieux ». Les démons derrière le nouveau livre ne voulaient pas de cette voix. Le style analytique et pesant de Moore devait être réduit au silence. Une nouvelle voix devait se faire entendre. Le seul problème, c'était que l'ancien Tom Regan lui barrait la route.

Alors, chaque jour, j'allais à mon bureau. Chaque jour, l'ancienne voix se battait pour être entendue. Et chaque jour, la nouvelle voix refusait de coopérer. Le combat a duré neuf mois, la durée moyenne d'une grossesse, avant que *Empty Cages : Facing the*

Challenge of Animal Rights soit terminé. Comme ce livre est rédigé sur le ton de la conversation, on pourrait penser qu'il a été beaucoup plus facile à écrire que *Les Droits des animaux*. En fait, c'est tout le contraire ; *Les Droits* s'est écrit tout seul ; *Empty Cages* a coûté autant que de faire sortir du sang d'un navet.

Paradoxalement pourtant, lorsque je repense au processus d'écriture, *Empty Cages* m'apparaît lui aussi comme un cadeau qui m'a été offert, mais cette fois venant d'une autre source. Je suis tellement heureux d'avoir pu mener ce livre à bien. Facile à lire, sinon à écrire, je nourris l'espoir qu'il touchera un public beaucoup plus large que *Les Droits* et que, conjointement au travail d'autres personnes, il contribuera à revitaliser le mouvement des droits des animaux, le ramenant à la période magique située entre l'occupation du NIH en 1985 et le jour glorieux où des dizaines de milliers de militants ont défilé sur Pennsylvania Avenue.

Traces

Hormis deux années au début de ma vie professionnelle, j'ai fait toute ma carrière à l'Université d'État de Caroline du Nord. Celle-ci s'est montrée bonne envers moi, à bien des égards. Bien que je sois un fervent défenseur des droits des animaux sur un campus où des étudiants sont formés aux productions animales, et où des centaines d'enseignants utilisent des animaux dans leurs recherches, je n'ai jamais été pénalisé ou menacé pour avoir dit ce que je pensais.

Bien au contraire. L'Université a honoré mon travail en m'attribuant tous les prix d'enseignement et de recherche auxquels j'étais éligible, jusqu'à la remise de la médaille William Alexander Quarles, la plus haute distinction que l'Université puisse accorder à un membre de son corps enseignant.

Si gratifiantes qu'aient été ces récompenses, c'est à la bibliothèque de l'université d'État de Caroline du Nord que je dois le plus grand honneur qui m'ait été fait. Il s'agit des Archives Tom Regan des droits des animaux [Tom Regan Animal Rights Archive], inaugurées en 2001, lorsqu'à l'invitation de la bibliothèque, j'ai fait don des documents couvrant l'ensemble de ma vie personnelle et professionnelle. Depuis leur création, les Archives se sont considérablement enrichies, grâce, entre autres, à l'importance des apports de l'Animal Rights Network. Aujourd'hui encore, ces archives constituent le plus grand fonds documentaire du monde sur les droits des animaux. D'un point de vue personnel, les Archives sont une bouée de survie dans la mémoire collective. Les Archives Tom Regan sur les droits des animaux resteront à l'Université d'État de Caroline du Nord tant qu'il y aura une Université d'État de Caroline du Nord. Pour les générations à venir, les archives, telles des empreintes, témoigneront de mon passage ici.

Sur un plan différent, d'autres traces resteront. Nos enfants se sont mariés et ont eu des enfants à leur tour. Il y a quelque chose de mes gènes, et de ceux de Nancy aussi, dans Brooke, Hannah, Anna Drew et nos petits-enfants encore à naître. Eux aussi attestent de notre passage. Et, tout comme leurs parents, ils remplissent nos vies de bonheur, plus que je ne saurais le dire.

Cette évocation de traces que j'ai laissées pourrait laisser croire que j'estime mon travail désormais achevé. Rien n'est plus faux. Aujourd'hui, à la veille de mon soixante-sixième anniversaire, mon engagement pour libérer les animaux des griffes de la

tyrannie humaine est au moins aussi fort qu'il l'était il y a plus de trente ans, lorsque j'ai commencé à réfléchir à ces questions. On attribue à Aristote cette phrase : « Il n'y a pas de jeunes philosophes. » (Je n'ai jamais pu trouver où il aurait écrit cela.) Je pense que cela signifie que nous devons faire l'expérience du monde et gommer les aspérités de notre personnalité avant de pouvoir donner le meilleur de nous-même. Ma principale source d'inspiration, le philosophe Emmanuel Kant, en est un bon exemple ; ce n'est pas avant la soixantaine qu'il a été au haut de sa créativité intellectuelle. J'aime à penser qu'il en ira de même dans mon cas : que mes meilleures années, les plus productives et les plus créatives, sont devant moi.

Ainsi, ma réponse à la question posée par Robert Nozick il y a une vingtaine d'années maintenant, a été et restera : « Tout ce qui précède ».

Hasard ou destin

Toute personne qui réfléchit à ce qu'a été sa vie jusqu'à un certain moment est sans doute frappée de constater à quel point des événements contingents en ont orienté le cours. Prenons mon cas. Supposons que ma famille n'ait jamais quitté le quartier de Pittsburgh où je suis né. Serais-je allé à l'université ? C'est très improbable. Même si je l'avais fait, les chances que j'aie précisément à Thiel College étaient très faibles. Ce qui signifie que, selon toute probabilité, je n'aurais rencontré ni Nancy ni Bob Bryan.

Il était donc très improbable que j'aie à l'Université de Virginie pour étudier la philosophie. Ou que je devienne la personne qui a écrit *Les Droits des animaux*. Je ne peux jamais penser à mon passé sans être bouleversé par le fait que ce qui m'est arrivé (y compris les meilleures choses) a été dû en grande partie à des facteurs échappant à mon contrôle. J'essaie de m'en souvenir lorsque je rencontre des personnes dont les idées et les valeurs diffèrent sensiblement des miennes. « C'est ce que je serais devenu moi-même sans une série de hasards », me dis-je.

Cela m'aide dans ma lutte contre l'autosatisfaction [*self-righteousness*]. Et dans mes efforts pour être patient avec les personnes qui viennent d'entrer dans le mouvement ou qui n'y appartiennent pas. Ce que nous sommes et ce que nous deviendrons est si peu sous notre contrôle !

C'est ainsi que je jette un regard incertain sur ce moi que j'étais autrefois. Je vois le garçon qui joue dans les rues de Pittsburgh, sans se soucier de la jument âgée et maltraitée qui tire un chariot surchargé de ferraille, tandis que le fouet siffle rageusement au-dessus de sa tête fatiguée. Je regarde l'adolescent qui passe ses mains sur une carcasse de bœuf sans la moindre pensée. J'observe l'aspirant gentleman de Virginie qui écoute avec indifférence un jeune homme angoissé de s'exercer à la chirurgie sur un pauvre chien, l'esprit de l'étudiant en philosophie étant trop occupé par des soucis plus nobles concernant la théorie des formes de Platon. Et dans chaque cas, je me demande, non pas superficiellement, mais au plus profond de mon être, s'il y avait le moindre indice, le plus minuscule présage, de ce que devait être mon avenir. Tout est-il une question de chance ? De hasard ? N'y avait-il rien en moi qui dirigeait mon évolution de l'intérieur ?

Un indice de mon destin se niche peut-être dans le flou de mes souvenirs d'enfance. Je suis né avec ce que l'on appelle un œil « paresseux » ou « faible ». La chirurgie

correctrice, aujourd'hui couramment pratiquée sur de jeunes enfants, n'était pas en vogue à l'époque. On recommandait une rééducation par des exercices qui étaient effectués au moyen d'un appareil dans le cabinet de l'ophtalmologiste.

L'appareil était conçu de la façon suivante. Si vous regardiez à travers la lentille droite, vous voyiez un oiseau. Et si vous regardiez à travers la lentille gauche, vous voyiez une cage. Les personnes dotées d'une vision normale voyaient l'oiseau superposé à la cage quand elles regardaient à travers les deux lentilles à la fois, ce qui donnait l'impression que l'oiseau était dans la cage. Je voyais les choses différemment. Dans mon cas, à cause de la faiblesse de mon œil gauche, l'oiseau apparaissait toujours à droite et légèrement en dessous de la cage. Parfois, lorsque je me concentrais de toutes mes forces, l'oiseau semblait se rapprocher de la cage. Mais malgré tous mes efforts, je n'arrivais jamais à voir l'oiseau *dans* la cage.

Aujourd'hui, en repensant à ce qui à l'époque semblait être un grave échec de ma part, j'entrevois l'unique signe, profondément mystérieux, de la direction que prendrait ma vie, le seul possible présage ce que j'allais – et devais – devenir. J'avais beau essayer, ma nature m'interdisait de voir l'oiseau dans la cage. Quelque chose en moi se rebellait contre cette vision des choses. D'autres voyaient l'oiseau captif. Je ne pouvais le voir que libre. Et cela, à sa manière, est une métaphore prophétique de ce que je suis devenu.

Mon destin, pourrait-on dire, est d'aider les autres à voir les animaux d'une façon différente, comme des créatures qui n'ont pas leur place dans des cages. Ou dans des pièges à mâchoires. Ou dans des poêles à frire. Peut-être, en effet, existe-t-il en chacun de nous un désir naturel d'aider à libérer les animaux des mains de leurs oppresseurs – un désir qui n'attend que la bonne occasion pour se manifester. J'aime penser en ces termes lorsque je rencontre des personnes qui ne sont pas encore actives dans le mouvement des droits des animaux. Comme Socrate, je vois mon rôle dans ces rencontres comme celui d'une sage-femme, présente pour aider à naître une idée déjà vivante, qui n'attend que d'être délivrée.

J'ai un peu le sentiment que c'était vrai dans mon cas, et que mon incapacité naturelle à voir l'oiseau dans la cage en a été le premier indice. Et pourtant, que de temps il a fallu pour que l'idée contenue dans cet « échec » voie le jour !

Malgré les douloureuses preuves du contraire (les nombreux cas – dont ceux que j'ai dû avouer ici – où je suis resté indifférent à la souffrance animale), quand je regarde les choses sous cet angle, je crois sentir que tout n'a pas été hasard ou accident dans ma vie. Sous cet angle, l'enfant que j'étais m'apparaît comme le père de l'homme que je suis devenu. J'ai trouvé mon propre destin. Ma raison d'être. Ou peut-être que cela m'a été donné. Peut-être que le Révérend Fackler avait raison après tout.